FRONTISPICE.



FAERNE *écrit ses fables; la vérité lui apparait et l'inspire, mais elle lui recommande de la voiler par d'ingénieuses allégories, afin de plaire aux hommes, qui n'aiment point à voir la vérité toute nue.*

FABLES CHOISIES
DE
GABRIEL FAËRNE
DE CRÉMONE

PUBLIÉES,

Pour la première fois avec des figures en taille-douce, Dessinées et Gravées par Simon Auguste; faisant suite aux Fables d'Esope et destinées à l'éducation de la jeunesse.

A PARIS

chez Remoissenet, Editeur des Fables d'Esope, Quai Voltaire, N.° 12.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

Déposé à la Bibliothèque Impériale, le 1.er Janvier 1805.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR GABRIEL FAËRNE; ET DE L'UTILITÉ DES FABLES.

Les fables ne sont que des allégories ingénieuses, sous le voile duquel la verité s'enveloppe.

en prêtant aux animaux une intelligence qu'ils n'ont pas, et des facultés qui leur sont refusées, on a voulu instruire et ôter à la morale ce ton d'aigreur et de dureté dont notre orgueil s'offense. l'homme, ce chef d'oeuvre du créateur, cet être, né pour commander aux autres êtres, deshonore souvent les qualités brillantes dont il est doué, par les vices, que l'intérêt de la société exige qu'on attaque sans cesse, afin d'en tempérer les funestes effets. blamer ouvertement les défauts des hommes, c'est les irriter sans les corriger. il a donc fallu avoir recours à la fiction pour

faire voir à l'ambitieux, par exemple, les ravages et les malheurs que sa passion entraine, à l'avare, le tort qu'il fait à la société en enfouissant un argent utile à tous; au fourbe, qu'il doit s'attendre à être punie de ses fourberies, à l'homme emporté, à quels excès peuvent le conduire les mouvemens impétueux de la colère, enfin chaque classe de la société y voit ses défauts.

Les Grecs, à qui nous devons nos arts et nos sciences, ce peuple instruit et laborieux dont l'éclat rejaillit encore sur les peuples modernes, qui jouissent de ses découvertes, et qui admirent tous les jours les monumens échapés à la destruction générale de ses villes fameuses. ces grecs, dis-je, sont encore les inventeurs de ce genre aimable. Esope, né dans la servitude, et ne pouvant avec franchise, blamer hautement les vices de ses concitoyens, se servit le premier de l'apologue, et par là se permit des hardiesses qu'on n'aurait pas tolerées dans la bouche d'un esclave.

Toutes les nations ont depuis imité l'exemple d'ésope, et ont laissé à la posterité des productions en ce genre qui dureront autant que la mémoire de ceux à qui nous les devons.

Phedre, dans les beaux jours de rome, s'attacha à ce genre et embellit encore ce qu'il avait emprunté d'ésope. il fut traduit dans toutes les langues et imité chez tous les peuples de l'europe. la france doit au bon lafontaine un monument qui assure la gloire de la littérature française, et que tous nos voisins nous envient.

Gabriel Faërne, savant illustre, et qui vivait à rome sous le pontificat de Pie IV, reçut l'ordre de ce pontife de s'appliquer à ce genre: il obeit à cet ordre et composa les fables que nous donnons aujourd'hui au public. sa mort, qui suivit de pres celle de Pie IV, et qui arriva vers l'année 1562 ne lui permit pas de publier son ouvrage, qui ne parut pour la premiere fois qu'en 1564, et qui merita des lors l'estime des savans.

Monsieur de Thou cependant lui fit le reproche de s'etre emparé d'une partie des fables de phedre; ce reproche qui parait grave. tombe de lui même, si l'on veut réflechir que le manuscrit de phedre ne fut trouvé qu'apres la mort de faërne. il est vrai que quatre ou cinq de ses fables sont aussi dans phedre; mais n'est

il pas probable que les deux auteurs se soient rencontrés ? la partie essentielle d'une fable, est la morale, c'est apres l'avoir trouvée, qu'un auteur compose un sujet auquel elle s'adapte naturellement; ainsi lorsque faërne aura voulu traiter une moralité que phedre avait traitée avant lui, il faut nécessairement que les deux ouvrages se resemblent, surtout n'ayant point connaissance du premier pour l'éviter.

Ce serait faire une injure à la mémoire de Faërne que de soupçonner qu'il eût connu le manuscrit de phedre et qu'il en eût profité: aucun auteur comtemporain ne lui a fait ce reproche, et cependant il vivait avec tous les savans de son tems.

On fit plusieurs éditions de son ouvrage, qui tient un rang distingué dans la littérature latine. en 1689 on en fit une traduction qui s'imprima à Paris.

C'est cette traduction qu'on offre aujourd'hui au public avec des figures en taille-douce, et qu'on destine pour l'amusement et l'instruction de la jeunesse; et le second ouvrage de la collection des fabuliste que le meme éditeur se propose de donner successivement.



FABLE 1.RE

LE RENARD ET LE BUISSON

Un Renard, monté sur la haie d'un jardin, vacillait et ne marchait pas en sureté; enfin, ayant fait un faux pas il se retint à un buisson, et se piqua vivement. plein de colere, il reprocha au buisson d'avoir si mal traité une personne qui avait eu recours à lui dans un besoin pressant. le buisson lui répondit: c'est bien vous, monsieur le renard qui êtes un mal avisé de me venir prendre, moi qui prends les autres.

Les hommes sont assez fous pour avoir recours dans leurs besoins à ceux qui sont sur le pied de nuire à tout le monde.



FABLE II.

LE CORBEAU ET LE SERPENT.

Un corbeau qui cherchait à manger rencontra un serpent qui dormait au soleil; il se jetta dessus et le prit avec ses ongles crochus. le serpent fesant ses tours lui donna un coup de ses dents; le corbeau se sentant mourir dit, la larme à l'œil, j'ai trouvé ma perte où je croyais faire mon profit.

Il y a bien des gens, à qui les grands biens qu'ils ont gagnés ne sont pas d'heureux presages.



FABLE III.

LA BELETTE ET LA CHAUVE-SOURIS.

Une Belette apperçut une chauve-souris, qu'elle prit pour un oiseau; elle allait la dévorer, lorsque la chauve-souris demande grace, et fit voir son ventre tout ras et ses mamelles pleines de lait; vous voyez bien, lui dit elle, que je ne suis point un oiseau. elle en fut quitte pour celo. une autrefois elle fut encore prise par une autre belette, qui pour la croquer, lui dit: ne sais tu pas l'aversion naturelle que nous avons pour les souris? je suis un oiseau, dit la pauvre bête, et non pas une souris; aussitot déployant ses ailes, elle s'envola.

Il faut savoir dans l'occasion changer quelquefois de langage.

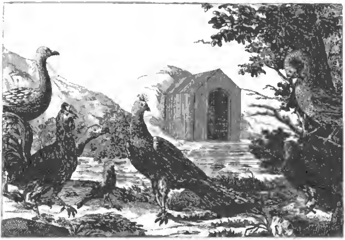


FABLE IV.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un chien dormait devant la porte de son maître. un loup se mit en devoir de le dévorer. helas! dit le chien, voyez combien je suis maigre! si vous voulez attendre quelque tems, on doit ici faire une noce, où j'espere bien m'engraisser; votre intérêt donc est d'attendre.

Le loup se rendit à ces raisons: étant revenu quelque tems apres, il trouva le chien sur la muraille, et qui faisait bonne guette. le loup lui rappela sa promesse. le chien lui dit: monsieur le loup une autre fois, quand vous me trouverez dormant, ne vous attendez point aux noces qui doivent se faire.



FABLE V.

LE PAON ET LA CHOUETTE.

Quand les oiseaux tinrent leurs assemblées pour procéder à l'election d'un Roi, le Paon brigua cette dignité; déja les oiseaux lui donnaient leurs suffrages, lorsque la chouette, s'adressant au paon lui dit: parlez, monsieur le paon, avec votre beauté, quand vous serez notre Roi, si l'aigle vient à fondre sur nous, pensez vous avoir des forces pour nous secourir?

Quand il s'agit d'être un roi, il faut avoir plus d'égards aux qualités qu'a la beauté.

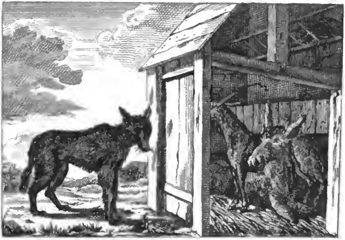


FABLE VI.

UNE PIE ET D'AUTRES OISEAUX.

Une Pie ayant vu un coucou caché dans l'ombre de plusieurs feuilles qui le couvraient, crut que c'était un Epervier, et sans perdre de tems elle s'enfuit à tire d'ailes : d'autres oiseaux qui se trouvèrent là se mirent à rire, et à se moquer de sa vaine terreur : la pie leur répondit : j'aime bien mieux vous être un sujet de risée, que d'être un sujet de deuil à mes parens et à mes amis

On n'est plus disposé à souffrir ce qui fait seulement de la honte, que ce qui cause du regret.



FABLE VII.

L'ANON ET LE LOUP.

Un âne étant un jour malade. le bruit se répandit par tout qu'il allait mourir. le loup le vint voir avec des dehors composés: mais l'ânon qui était auprès de son pere, ayant apperçu le loup par une des fentes de la porte qui etait fermée, ne le voulu pas laisser entrer. l'autre insista, et demanda comment se portait le malade: mieux que vous ne voudriez, dit l'ânon.

Il faut se méfier des complaisances de nos ennemis.

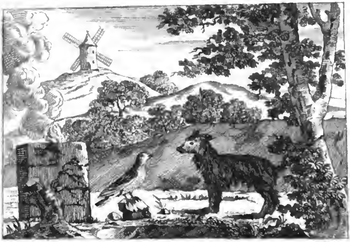


FABLE VIII.

LE MAITRE ET SON CHIEN.

Un homme avoit un chien, à qui il donnait lui même à manger, mais s'il avait à se plaindre de lui, il ordonnait à son valet de le corriger; le chien disparut, à quelque tems de là, le maitre le rencontre, ingrat, lui dit il, pourquoi m'as tu quitté? ne t'ai-je pas bien nourri? bien caressé? jamais tu ne reçus de moi un seul coup; non, lui répondit le chien, mais vous ordonniez à d'autres de me frapper.

Celui qui ordonne le mal, est aussi coupable que celui qui l'exécute.

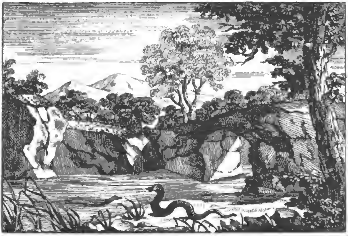


FABLE IX.

LA CORNEILLE ET LE CHIEN.

La Corneille fit un jour un sacrifice à minerve, et pria le chien de se trouver au festin : ma chere, lui dit le chien, pourquoi sacrifier à une divinité qui est si fort en colere contre vous ? je sais, hélas ! dit la corneille, que minerve est irritée contre moi, et c'est pour cela que je cherche à l'appaiser par ma soumission.

Le moyen de venir à bout de ceux qui nous sont opposés, c'est de les gagner par la douceur.



FABLE X.

L'ANGUILLE ET LE SERPENT.

l'Anguille demanda un jour au Serpent pourquoi elle avait tant à redouter les tromperies des hommes, tandis que lui vivait fort paisiblement: le serpent lui répondit; c'est que celui qui vient troubler mon repos aussitot en est puni.

On craint toujours d'irriter un méchant.



FABLE XI.

DEUX GRENOUILLES PRESSÉES DE LA SOIF.

Pendant une extrême secheresse, deux grenouilles allaient de tous côtés chercher si elles ne trouveraient point un peu d'eau. à la fin, ayant trouvé un puits, l'une des deux proposa d'y descendre; l'autre, plus prudente, lui dit; mais si nous y descendons, et que l'eau viène à y manquer comment faire pour nous en retirer ?

Il ne s'agit pas de commencer une chose, il faut voir quelle sera la la fin de l'entreprise.



FABLE XII.

LE CAVALIER ET LE PAÏSAN.

Un Païsan portait vendre à la ville un lièvre, qu'il tenait pendu au bout d'un baton. un Cavalier, feint de le lui acheter, le prend l'examine, puis pique des deux, et l'emporte.

Hola, monsieur dit le païsan, je vous le donne: c'est pour vous: mangez le en joye.

Bien des gens se font un mérite des faveurs qu'ils nous accordent, lors qu'ils ne peuvent plus nous les vendre.



FABLE XIII.

LE LION EN FURIE ET LA CHEVRE.

La Chèvre voyant le Lion agité, courir les champs comme un furieux, se mit a dire: ô que le sort des animaux est facheux et déplorable! car si le lion dans son bon sens n'etait pas suportable, à présent qu'il en est hors, il ne pourra plus se tenir: ah: dieux que de cruautés il va exercer.

Quand le pouvoir de nuire est joint à l'emportement, les coups en sont aussi dangereux que ceux de la foudre.

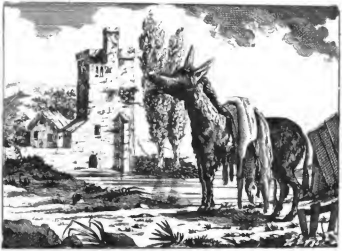


FABLE XIV.

LE CUISINIER.

Deux jeunes gens déroberent un jour à un cuisinier un gigot: l'un des deux le prit et le donna à son camarade. le cuisinier les accusa de l'avoir volé; les jeunes gens s'en défendirent; celui qui avait pris le gigot assura qu'il ne l'avait pas, et celui qui le cachait fit serment qu'il ne l'avait pas pris. le cuisinier leur dit: vous n'avez pas grande peine à me tromper, mais vous ne pouvez pas en imposer à celui qui voit tout.

Il ne suffit pas de point paraitre coupable aux yeux des autres, il faut encore que la conscience ne nous reproche rien.



FABLE XV.

L'ANE QUI CHANGE DE MAITRE.

l'Ane d'un jardinier, mécontent de sa condition supplia jupiter de lui donner un autre maitre; jupiter, le fit entrer chez un potier de terre. l'ane, mécontent encore invoqua de nouveau jupiter qui le plaça chez un tanneur. le pauvre animal y menait une vie triste et facheuse l'odeur des peaux qu'il portait l'incomodait; il se mit à braire, et s'écria: ah! qu'il eut bien mieux valu rester au service de ceux à qui j'appartenais auparavant, car je vois que quand celui ci m'aura fait mourir de travail, il ne laissera pas de me tourmenter apres ma mort, en s'emparant encore de ma peau.

Quand on change de maitre, souvent on en prend un pire.



FABLE XVI.

LA MOUCHE.

Une mouche s'etant laissée tomber dans une marmite, but et mangea à n'en pouvoir plus. mais s'appercevant que le moment de sa mort etait venu, et se soumettant à la necessité d'un courage inébranlable dit: après avoir bu et mangé et m'etre bien baignée, je ne dois point avoir de regret en finissant de cette maniere.

Quand c'est une necessité, il y faut passer et prendre la chose du mieux que l'on peut.



FABLE XVII.

LA FOURMI.

L'animal, à qui nous donnons aujourd'hui le nom de fourmi, fut autrefois un homme qui travaillait continuellement son champ, et qui la nuit derobait du grain à ses voisins, ne cessant jamais d'entasser avec avidité dans son grenier. Jupiter, indigné de voir cette coupable avarice, le métamorphosa en fourmi; et quoi qu'il changea les dehors du corps, il ne réforma pas pour cela les mœurs; car cet animal fait encore aujourd'hui beaucoup de dégat dans les campagnes.

On a beau changer d'état, les mêmes inclinations restent toujours.



FABLE XVIII.

L'AVARE

Un avare avait caché dans la terre un lingot d'or, un de ses voisins le lui vola. quand l'avare revint et qu'il ne vit plus son trésor, il se déséspera. un passant qui apprit le sujet de sa douleur lui dit : pourquoi tant de chagrin ? mettez une pierre à la place de votre lingot, et imaginez vous que c'est de l'or, puisqu'il ne vous servait pas d'avantage.

Les avares sont dans l'indigence de ce qu'ils possedent, aussi bien que de ce qu'ils n'ont pas.

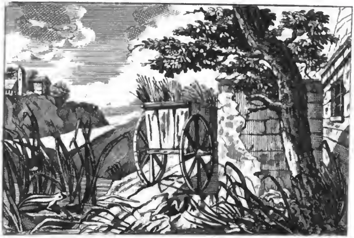


FABLE XIX.

L'ENFANT ET LE SCORPION.

Un petit garçon courait un jour apres des sauterelles; il se trouva parmi elles un scorpion, il allait mettre la main dessus; le scorpion lui dit: retire ta main, imprudent, ou bien tu sera contraint par le mal que je te ferai de laisser aller les veritables sauterelles.

La ruine des villes vient ordinairement de ce qu'on ne saurait faire la distinction des mechans parmi les bons.



FABLE XX

DEUX GRENOUILLES VOISINES.

Deux grenouilles habitaient, l'une dans une petite mare sur un chemin, l'autre dans un étang hors du passage. la grenouille de l'étang dit à sa voisine d'abandonner l'endroit ou elle était, que l'extrême secheresse, rendait incommode et dangereux, pour venir demeurer avec elle; celle-ci ne voulut point déloger, et elle fit bien; car un instant apres, il passa un chariot, qui écrasa la donneuse de conseils.

Souvent pour éviter un mal, on en rencontre un pire.



FABLE XXI.

UN MAITRE ET SES CHIENS.

Un homme fût surpris un jour du mauvais tems, causé par des pluies continuelles dans une de ses terres; il consuma d'abord ses moutons et ses chèvres: à la fin comme le beau tems ne venait point, il fit tuer les bœufs qui lui servait au labour: quand ses chiens virent cela, ils eurent peur et la crainte leur fit prendre secretement cette résolution: fuyons dirent ils, tant que nous pourrons, car notre maitre nous épargnera t'il, lui qui a sacrifié jusqu'a ses bœufs de charue.

Avec qui en agira-t'on bien, si l'on en use mal avec ses amis?



FABLE XXII.

LA POULE ET L'HIRONDELLE.

Une poule ayant trouvé les œufs d'un serpent, les couva et fit éclorre les petits. une hirondelle passant par là, lui dit: insensée que vous etes, pourquoi nourrissez vous ces petits, qui ne seront pas plutot grands qu'ils commenceront par vous à faire du mal, aux dépens même de votre vie.

Si vous aidez à l'élévation d'un fripon il sera le premier à vous détruire.



FABLE XXIII.

LE CIGNE ET L'OIE

On nourrissait dans une basse cour un Cigne et une Oie, l'un, à cause de son chant, et l'autre pour le manger. le maitre dit a son cuisinier de lui appreter l'oie; celui ci, trompé à la couleur, prit le cigne qui se fit reconnaitre par son chant mélodieux; alors le cuisinier revenu de son erreur le laissa aller.

l'Eloquence souvent sert à nous préserver des plus grands dangers



FABLE XXIV.

LES GRIVES.

Une prodigieuse quantité de Grives étant passée des montagnes de la toscane dans la gaule cisalpine, pour y manger des raisins precoces, il n'en revint qu'un tres petit nombre; mais elles étaient fort grasses. celles qui étaient restées en eurent du dépit, et elles s'en plaignirent. « ne voyez vous pas, leur dirent elles, combien peu nous sommes, en comparaison du nombre dont nous étions? eh bien, les autres ont été, ou tuées, ou vendues au marché; il faut savoir borner son ambition.

Peu de gens se sont bien trouvées de la cour, et beaucoup y ont fait naufrage.



FABLE XXV.

LE JOUR DE FETE ET LE JOUR OUVRIER.

Une fois le jour ouvrier se révolta contre le jour de fête en lui disant: qui crois tu donc être pour mener une vie aussi delicate? le jour de fête ne faisant que sourire doucement lui dit: il est bien juste que tu fournisses le nécessaire à celui qui te fait ce que tu es; pauvre sot sans moi que ferais tu?

C'est le bien du peuple qu'il y ait des premiers et des gens qui tiennent le haut rang dans les villes.



FABLE XXVI.

UNE CHOUETTE.

Un Berger attrapa une fois une Chouette et la donna à son petit garçon, qui en eut grand soin, et qui pour ne pas la perdre lui attacha un fil à la patte. la chouette ennuyée de ce qu'elle appellait son esclavage, parvint à s'échapper et se sauva sur les arbres; mais son fil s'entrelacant dans les branches, elle y demeura suspendue. hélas! dit-elle, je me prive moi-même de la liberté et de la vie pour m'être ennuyée de demeurer chez un maitre avec lequel j'étais assez doucement.

On perd toujours au changement.

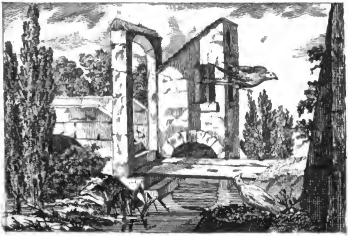


FABLE XXVII.

LE RENARD ET LE PORC-EPICS.

Un Renard avait passé le gué d'une riviere assez profonde; mais quand il vint au bord, il fourra ses jambes dans la vâse d'ou il ne put se tirer, restant exposé aux piqûres des mouches. un porc-épics lui fit offre de ses services, et lui proposa de chasser avec ses dards les mouches qui incommodaient fort le renard. non pas, s'il vous plait, lui repliqua ce dernier; lorsque vous aurez chassé celles là, qui sont déja saoules de mon sang, il en viendra d'autres plus affamées et qui me suceront le peu qui m'en reste.

Ceux qui cherchent du changement dans les affaires, ne cherchent qu'un surcroit de malheurs.



FABLE XXVIII.

LA CORNEILLE ET L'HIRONDELLE.

La Corneille et l'hirondelle ayant bien disputé de leur beauté, et après bien des paroles de part et d'autre, la corneille lui parla à peu près en ses termes: qu'elle est donc cette grande estime qu'il faut faire de votre beauté, madame l'hirondelle? vous ne l'avez qu'au commencement de l'été: pour la mienne elle ne me quitte point, pas même durant l'hiver.

On doit préférer les choses durables, à ce qui n'est que passager.



FABLE XXIX.

LES LIMAÇONS.

Le fils d'un laboureur ayant mis un jour des limaçons sur des charbons ardens, s'amusait à entendre pétiller le suc dont est emprégné l'espece de bave qui remplit la coquille de ces animaux et qui les garantit des atteintes du feu. – oh! les sotes bêtes, dit il, qui chantent pendant que le feu est à leur maison.

On condamne et l'on désaprouve tout ce qui est fait à contretems.



FABLE XXX.

LE MULET.

Certain Mulet ayant bien mangé de l'orge, bondissait un jour dans la campagne. ô que je suis un bel animal, disait il! que je suis un coursier bien agile! mon pere était un cheval qui avait un frein tout doré. comme il s'entretenait de la sorte, il arriva une occasion pour laquelle il fallait courir, mais il demeura court dès la premiere course, et se souvint alors qu'un âne avait été son grand pere.

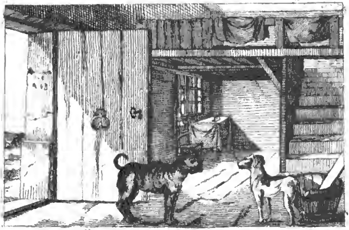
La prospérité fait que nous nous oublions, tandis que l'adversité nous montre ce que nous sommes.



FABLE XXXI.

JUPITER ET UN PAÏSAN.

Un jour certain paisan afferma de jupiter un heritage, à condition d'en rendre la moitié de la récolte, pourvu que ce dieu lui accordât la pluye et la secheresse à sa volonté; jupiter y souscrivit. le païsan ensemença et demanda ce qu'il croyait pouvoir lui convenir, et jupiter d'accorder. il se trouva que sa récolte était beaucoup plus mauvaise que celle des autres, jupiter, à qui il s'en plaignit, lui dit: je vous ai accordé tout ce que vous m'avez demandez, mais croyez moi laissez faire les dieux; ils savent mieux que vous ce qu'il vous faut.



FABLE XXXII.

LES DEUX CHIENS.

Autrefois était un chien qui se tenait toujours à la maison pendant la pluye, et ne mettait pas même le pied dehors. un de ses camarades lui demanda pour quelle raison il en agissait ainsi ? j'ai été, lui dit il, une fois échaudé, j'appréhende encore à présent l'eau froide .

Quand une personne nous a fait du mal, nous ne laissons pas de l'appréhender lors même qu'elle n'en fait point.

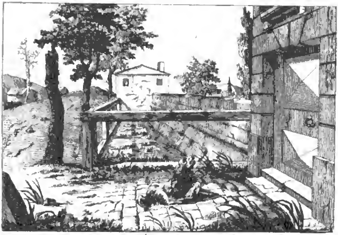


FABLE XXXIII.

UN COCHON ET UN CHIEN.

Un cochon et un chien se disputaient, et se disaient les injures les plus atroces. à la fin le cochon piqué jusqu'au vif des menaces hautaines que le chien lui faisait: par venus, lui dit-il, si tu me chagrine davantage je te percerai d'outre en outre avec mes dents. le chien continuant toujours de lui dire des choses désobligeantes, lui dit entr'autres. bon, c'est fort bien rencontré. tu viens de jurer par une divinité qui t'a si fort en horreur, qu'elle ne veut pas meme laisser approcher de son temple ceux qui ont mangé de la chair. c'est cela justement, repartit le cochon, qui te doit faire voir combien cette déesse me chérit, puisqu'elle éloignerait comme un profane celui qui m'aurait blessé.

l'Homme souvent fait tourner a sa gloire les reproches meme de son adversaire.



FABLE XXXIV.

LE CUISINIER ET UN CHIEN.

Un homme faisait un jour de grands préparatifs pour un repas. son chien, dit à un autre chien de venir dans la cuisine de son maître. quand ce nouvel hôte vit tant de viandes preparées, ah! dit il, que de plaisirs! que de joie! je m'en vais manger tout cela. et quand je m'en serai bien donné, je n'aurai faim de trois jours. dans le tems qu'il faisait tous ces raisonnemens, le cuisinier le vint prendre par les pattes et le jetta par la fenêtre. le pauvre chien criait et heurlait, en s'en allant tout boitant; il rencontra un autre chien, qui lui demanda s'il avait été bien regalé? je l'ai été si bien, dit-il, que je ne reconnais seulement pas le chemin par où je suis entré.

Lorsqu'on nous promet de nous faire du bien aux dépends des autres, il est de la prudence de ne pas s'y fier.



FABLE XXXV.

LE LIMAÇON.

Aussitot apres la création des animaux, jupiter leur accorda à chacun leur demande. le limaçon, ayant obtenu de porter avec lui sa maison, on lui demanda pourquoi il avait recherché une faveur aussi gênante? c'est dit-il, afin d'éviter les mauvais voisins.

C'est un grand malheur d'avoir des méchans pres de soi.



FABLE XXXVI.

MERCURE ET LE BUCHERON.

Un paisan coupait du bois sur le bord d'une riviere; il laissa tomber sa coignée dans l'eau. mercure lui offrit son secours, et pour l'eprouver il tira de la riviere une coignée d'or, en lui demandant si c'etait la sienne. le païsan lui dit que non. mercure plongea de nouveau, et lui en apporta une d'argent, en lui demandant encore si c'etait celle là, à quoi lui répondit le païsan que non. enfin mercure lui rapporta celle de fer, que le paisan reconnut et qu'il reçut avec plaisir. mercure, satisfait de la probité de cet homme, lui fit présent des deux autres.

Ce qui ne nous appartient pas, ne doit pas nous tenter.

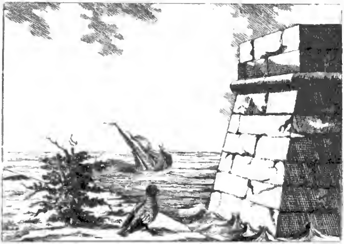


FABLE XXXVII.

MERCURE ET LE SCULPTEUR.

Mercure, voulant un jour juger à quel point d'estime et de vénération il etait chez les mortels, s'en alla dans l'attelier d'un sculpteur, qui y avait en marbre la statue de tous les dieux. mercure d'abord marchanda la statue de son pere jupiter, et voyant qu'on ne lui faisait que deux petites pieces, il riuit en lui même du bon marché; il demanda aussi le prix d'une junon qu'il voyait là; on lui en demanda un peu plus. enfin il apperçut sa propre statue, il demanda combien on prisait mercure. le statuaire lui dit: si vous prenez les deux autres, vous aurez celle là par dessus le marché.

Celui qui s'estime tant, est souvent peu estimé des autres.



FABLE XXXVIII.

LE PLONGEON, LE BUISSON, ET LA CHAUVE-SOURIS.

Le plongeon, le buisson, et la chauve-souris s'associerent un jour pour faire commerce; le premier donna de la vaisselle, le second des habits, et la chauve-souris fournit de l'argent, qu'elle emprunta. ils chargèrent un vaisseau et firent voile bien contens; mais il s'éleva tout d'un coup une horrible tempête qui engloutit le vaisseau et les marchandises. depuis ce tems, le plongeon se tient sur le rivage, pour voir si les flots ne rapporteront pas sa vaisselle; le buisson, avec ses pointes accroche les passans, pour voir s'ils ne reconnaitrait pas ses habits, et la chauve-souris, se tient caché pendant le jour, craignant qu'on ne l'inquiette pour les sommes qu'elle a empruntées.

Les anciens défauts reviennent toujours.



FABLE XXXIX.

UNE AIGLE ET UN LIMAÇON.

Une aigle ayant apperçue un limaçon sur le haut d'un arbre, s'étonna de le voir aussi haut monté. comment, lui dit-il, faible insecte, comment as tu pu parvenir à cet endroit, si éloigné de la terre? comment! répondit l'insecte?.. j'ai rampé.

Combien de gens pour parvenir ont imité le limaçon.



FABLE XL.

UNE FEMME ET UN MEDECIN.

Une femme, qui avait mal aux yeux fit un jour un marché avec un medeçin pour une certaine somme, payable quand elle serait guerie. toutes les fois que le medeçin venait pour la panser, il s'en retournait toujours chargé de tout ce qu'il pouvait attraper. quand la malade commença à voir clair, il demanda son payement, mais la femme refusa de le satisfaire, en lui disant; que sa vue etait bien plus mauvaise qu'auparavant: car, dit elle, je voyais ici quantité de choses que je n'y vois plus.

Souvent les hommes font de mauvaises actions, qui détruisent tout le bien qu'ils avaient fait auparavant.



FABLE XLI.

LE BOUVIER.

Un bouvier s'étant écarté par hazard; l'homme qui conduisait le troupeau, alla de tous les côtés pour chercher un de ses animaux perdu, ne le trouvant point, il invoqua jupiter pour qu'il lui fit découvrir le voleur. apres avoir cherché long-tems il apperçut dans une caverne un lion, qui achevait de mettre en pieces l'animal qu'il cherchait. le bouvier effrayé s'écria: grand dieu j'avais promis de sacrifier un bouc, en cas que je trouvasse le voleur; mais à présent je vous promets un boeuf des plus gras, si je puis échaper moi-même des mains de ce voleur.

l'homme demande souvent aux dieux des choses plus nuisibles que profitables.



FABLE XLII.

LE PERE A SES ENFANS.

Un pere tout prèt d'expirer, avertit ses enfans, qu'il avait caché dans sa vigne une quantité considérable d'or; qu'ainsi ils n'avaient qu'à fouiller la terre. ils se mirent à travailler à remuer cette terre sans rien trouver, mais l'année leur fut très abondante. alors l'aî- né dit à ses freres : notre pere avait raison, voila en effet le trésor; c'est le travail que nous avons employé apres notre vigne.

Le travail est le plus grand trésor.



FABLE XLIII.

JUPITER ET LES ANES.

Les ânes un jour prièrent jupiter pour obtenir un peu de repos. jupiter, pour leur faire entendre que cela ne se pouvait pas, leur fit réponse qu'ils auraient ce qu'ils demandaient, quand ils auraient fait un fleuve navigable de leur urine. depuis ce tems là, les ânes, ayant pris sérieusement la réponse de jupiter, ne manquent guere de pisser à l'endroit ou ils s'apperçoivent qu'un autre âne l'a fait avant eux.

Par de fausses promesses, on fait souvent bien des dupes.



FABLE XLIV.

JUPITER ET MINERVE.

Les dieux voulurent prendre sous leur protection des arbres quils choisirent selon leur goût. l'un prit le chêne, l'autre le myrte. Neptune prit, le pin, Apollon le laurier &c. Minerve fut surprise du choix qu'avaient fait les dieux de tous arbres stériles, tandis qu'ils en avaient un si grand nombre de fruitiers à leur disposition. comme elle en demandait la raison, jupiter lui répondit: nous l'avons fait, afin de ne pas paraître vendre l'honneur que nous faisons aux arbres pour les fruits qu'ils rapportent. vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, lui dit cette déesse; pour moi je choisis l'olivier à cause de ses fruits. ô ma fille, lui dit jupiter, c'est avec bien de la justice que vous passez pour tres sage; vous êtes une digne production de mon cerveau.

Si nos actions ne tendent à quelque chose d'utile toute la gloire qu'on en tire est ridicule et vaine.



FABLE XLV.

LE DEVIN.

Un devin s'amusait à dire un jour la bonne aventure au milieu d'une troupe de gens, et disait à chacun ce qui lui devait arriver. dans cet intervalle, un homme vint l'avertir et lui faire voir que sa maison brulait, et que les voleurs avaient emportés tous ses effets. le devin s'abandonnait à son desespoir, lorsque le même homme lui dit: vous qui devinez tout, pourquoi n'avoir pas deviné votre propre malheur.

Celui là ne passera jamais pour sage qui ne se servira point de sa sagesse.



FABLE XLVI

LE SANGLIER ET LE RENARD.

Un sanglier eguisait avec soin contre un arbre ses dents émoussées. il passa par aventure un renard, qui lui demanda pour quelle raison il prenait tant de peine à repasser ses dents, vû, qu'il n'y avait aucune nécessité de combattre. mon ami, répondit le sanglier, ce n'est pas sans dessein, car il n'est plus tems d'éguiser ses dents lorsqu'on se trouve en danger, et que l'ennemi en veut à notre sang et à notre vie: voila pourquoi je prépare mes armes, c'est afin de m'en servir dans le besoin.

Quand on est en garde contre les dangers c'est le moyen de les surmonter.



FABLE XLVII.

APOLLON ET CELUI QUI VOULAIT LE TROMPER.

Un jour un homme qui se croyait bien fin s'en alla à Delphes pour consulter l'oracle; il tenait dans ses mains un oiseau, qu'il prenait soin de cacher. appercevant apollon, il lui demanda si l'oiseau qu'il tenait était mort ou vivant. apollon devinant le dessein de cet homme lui répondit: la chose dépend de vous. en effet; s'il eût dit au contraire qu'il était mort, l'homme aurait ouvert ses mains et eût laissé échapper l'oiseau.

La mechanceté des hommes est si grande, qu'ils croyent pouvoir en imposer à dieu même.



FABLE XLVIII.

LA BLANCHISSEUSE ET LE CHARBONNIER.

Un charbonnier faisait la cour a une blanchisseuse et voulait l'épouser. comment, répondit elle, pourrions nous habiter ensemble? la maniere dont nous gagnons notre vie est trop différente; ce que j'aurais rendu blanc a force de le nétoyer, vous me le viendrez salir avec la poussiere de votre charbon.

Evitez de vous trouver avec ceux, dont l'esprit, les manieres ne vous conviennent point.



FABLE XLIX.

LES ARBRES ET LE NOIRPRUN.

Les arbres donnèrent autrefois la couronne à l'olivier; mais l'olivier, content de son état, leur dit: mes amis, faut il que je quitte ma graisse et mon embonpoint parmi les soins de la royauté? je vous prie chargez en quelqu'autre. les arbres s'adrèsserent successivement au figuier, à la vigne qui refusèrent de même. enfin, fatigués de prier, les arbres donnèrent le sceptre au Noirprun, qui n'est qu'un petit arbrisseau. celui ci énorgueilli des apparences exterieures de la royauté, dit aux autres arbres: puisque je suis votre roi approchez vous tous de moi, et tenez vous sous mon ombre

Il n'y a que ceux qui veulent satisfaire leurs passions, qui peuvent souhaiter d'être élevés au dessus des autres.



FABLE L.

LE VOLEUR ET SA MERE.

On ménait un jour un voleur au supplice; sa mere se présenta devant lui. le voleur ayant obtenu la permission de lui parler, il lui fit les plus violens reproches, et l'outragea publiquement. le peuple indigné murmurait déja, lorsque le voleur dit à haute voix: celle que vous voyez est la cause de ma perte; loin de me corriger dans mon enfance, elle m'encouragea au crime, en me faisant amitié lorsque je lui apportais le fruit de mes larcins.

Les parens sont quelquefois cause de la perte de leurs enfans, pour leur en avoir trop souffert.



FABLE XLIII.

JUPITER ET LES ANES.

Les ânes un jour prièrent jupiter pour obtenir un peu de repos. jupiter, pour leur faire entendre que cela ne se pouvait pas, leur fit réponse qu'ils auraient ce qu'ils demandaient, quand ils auraient fait un fleuve navigable de leur urine. depuis ce tems là, les ânes, ayant pris sérieusement la réponse de jupiter, ne manquent guere de pisser à l'endroit ou ils s'apperçoivent qu'un autre âne l'a fait avant eux.

Par de fausses promesses, on fait souvent bien des dupes.



FABLE XLIV.

JUPITER ET MINERVE.

Les dieux voulurent prendre sous leur protection des arbres qu'ils choisirent selon leur goût. l'un prit le chêne, l'autre le myrte. Neptune prit, le pin, Apollon le laurier &c. Minerve fut surprise du choix qu'avaient fait les dieux de tous arbres stériles. tandis qu'ils en avoient un si grand nombre de fruitiers à leur disposition. comme elle en demandait la raison, jupiter lui répondit: nous l'avons fait, afin de ne pas paraitre vendre l'honneur que nous faisons aux arbres pour les fruits qu'ils rapportent. vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, lui dit cette déesse; pour moi je choisis l'olivier à cause de ses fruits. ô ma fille, lui dit jupiter, c'est avec bien de la justice que vous passez pour tres sage; vous êtes une digne production de mon cerveau.

Si nos actions ne tendent à quelque chose d'utile toute la gloire qu'on en tire est ridicule et vaine.



FABLE XLV.

LE DEVIN.

Un devin s'amusait à dire un jour la bonne aventure au milieu d'une troupe de gens, et disait à chacun ce qui lui devait arriver. dans cet intervalle, un homme vint l'avertir et lui faire voir que sa maison brulait, et que les voleurs avaient emportés tous ses effets. le devin s'abandonnait à son desespoir, lorsque le même homme lui dit: vous qui devinez tout, pourquoi n'avoir pas deviné votre propre malheur.

Celui là ne passera jamais pour sage qui ne se servira point de sa sagesse.



FABLE XLVI

LE SANGLIER ET LE RENARD.

Un sanglier équisait avec soin contre un arbre ses dents émoussées. il passa par aventure un renard, qui lui demanda pour quelle raison il prenait tant de peine à repasser ses dents; vû, qu'il n'y avait aucune nécessité de combattre. mon ami, répondit le sanglier, ce n'est pas sans dessein, car il n'est plus tems d'équiser ses dents lorsqu'on se trouve en danger, et que l'ennemi en veut à notre sang et à notre vie: voila pourquoi je prépare mes armes, c'est afin de m'en servir dans le besoin.

Quand on est en garde contre les dangers c'est le moyen de les surmonter.



FABLE XLVII.

APOLLON ET CELUI QUI VOULAIT LE TROMPER.

Un jour un homme qui se croyait bien fin s'en alla à Delphes pour consulter l'oracle; il tenait dans ses mains un oiseau, qu'il prenait soin de cacher. appercevant apollon, il lui demanda si l'oiseau qu'il tenait était mort ou vivant. apollon devinant le dessein de cet homme lui répondit: la chose dépend de vous. en effet; s'il eût dit au contraire qu'il était mort, l'homme aurait ouvert ses mains et eût laissé échapper l'oiseau.

La méchanceté des hommes est si grande, qu'ils croyent pouvoir en imposer à dieu même.



FABLE XLVIII.

LA BLANCHISSEUSE ET LE CHARBONNIER.

Un charbonnier faisait la cour a une blanchisseuse et voulait l'épouser. comment, répondit elle, pourrions nous habiter ensemble ? la maniere dont nous gagnons notre vie est trop différente ; ce que j'aurais rendu blanc a force de le nétoyer, vous me le viendrez salir avec la poussiere de votre charbon.

Evitez de vous trouver avec ceux, dont l'esprit, les manieres ne vous conviennent point.



FABLE XLIX.

LES ARBRES ET LE NOIRPRUN.

Les arbres donnèrent autrefois la couronne à l'olivier; mais l'olivier, content de son état, leur dit: mes amis, faut il que je quitte ma graisse et mon embonpoint parmi les soins de la royauté? je vous prie chargez en quelqu'autre. les arbres s'adrèsserent successivement au figuier, à la vigne qui refusèrent de même. enfin, fatigués de prier, les arbres donnèrent le sceptre au Noirprun, qui n'est qu'un petit arbrisseau. celui ci énorgueilli des apparences exterieures de la royauté, dit aux autres arbres: puisque je suis votre roi approchez vous tous de moi, et tenez vous sous mon ombre

Il n'y a que ceux qui veulent satisfaire leurs passions, qui peuvent souhaiter d'être élevés au dessus des autres.



FABLE L.

LE VOLEUR ET SA MERE.

On mênait un jour un voleur au supplice; sa mere se présenta devant lui. le voleur ayant obtenu la permission de lui parler, il lui fit les plus violens reproches, et l'outragea publiquement. le peuple indigné murmurait déja, lorsque le voleur dit à haute voix: celle que vous voyez est la cause de ma perte; loin de me corriger dans mon enfance, elle m'encouragea au crime, en me faisant amitié lorsque je lui apportais le fruit de mes larcins.

Les parens sont quelquefois cause de la perte de leurs enfans, pour leur en avoir trop souffert.

2